

Audrey Villeneuve savait que ce qu'elle imaginait ne pouvait absolument pas être en train de se produire. Elle était une adulte et pouvait faire la différence entre réalité et fiction. Mais chaque matin, quand elle empruntait le tunnel Ville-Marie pour se rendre de sa maison dans l'est de Montréal à son bureau, elle le voyait. Pouvait l'entendre. Le ressentir.

Le premier signe était une multitude de taches rouges alors que les conducteurs freinaient brusquement. Le camion en avant dérapait et glissait de côté. Un cri horrible, inimaginable, composé de coups de klaxon, de sonneries d'alarme, de grincements de freins et de hurlements, se réverbérait sur les murs de béton, fondait sur elle et l'enveloppait complètement.

Audrey voyait ensuite d'énormes blocs de béton se détacher du plafond, emportant avec eux un enchevêtrement de veines et de tendons métalliques, comme si le tunnel perdait ses visières. Qui soutenaient la structure. Qui soutenaient la ville de Montréal.

Jusqu'à aujourd'hui.

Et puis, et puis... l'ouverture ovale – la sortie du tunnel – débouchant sur la lumière se fermait. Comme un œil.

Et puis, c'était l'obscurité.

Commençait alors l'attente, la longue attente. Avant d'être écrasée.

Chaque matin et chaque soir, quand Audrey Villeneuve roulait dans le tunnel qui reliait une partie de la ville à une autre, cette merveille du génie civil s'écroulait.

– Tout ira bien, dit-elle en riant, en se moquant d'elle-même. Tout ira bien.

Elle monta le volume de la musique et chanta d'une voix forte.

Elle ressentit malgré tout un picotement dans ses mains, qui devinrent froides et engourdis, et son cœur se mit à battre la chamade. Une vague de neige mouillée s'abattit sur le pare-brise, aussitôt balayée par les essuie-glaces, qui laissèrent des demi-cercles striés de saletés et offrant une visibilité réduite.

La circulation ralentit, puis s'arrêta.

Audrey écarquilla les yeux. Cela ne s'était jamais produit avant. Rouler dans le tunnel était déjà assez pénible ; y être immobilisée était inconcevable. Son cerveau devint paralysé.

– Tout ira bien.

Mais elle ne pouvait entendre sa voix, si faible était son souffle et si strident le hurlement dans sa tête.

D'un coup de coude, elle verrouilla la portière. Pas pour empêcher quelqu'un d'entrer, mais pour la garder, elle, à l'intérieur. C'était une timide tentative visant à l'empêcher d'ouvrir brusquement la porte et de se mettre à courir à toute vitesse hors du tunnel en hurlant. Elle agrippa le volant en serrant les doigts. Serra fort. Plus fort. Encore plus fort.

Ses yeux allaient nerveusement de la paroi éclaboussée de neige fondante au plafond et au mur de l'autre côté. Puis ils s'arrêtèrent sur les fissures.

Mon Dieu, les fissures.

On avait essayé de les boucher, pas pour les réparer, mais pour les camoufler, sans toutefois réussir.

« Cela ne veut pas dire que le tunnel s'effondrera », se rassura-t-elle.

Mais les fissures s'agrandirent, et sa capacité de raisonner disparut, avalée par les ouvertures. Tous les monstres de son imagination prirent forme et se glissèrent hors des fentes en cherchant à l'atteindre.

Elle éteignit la musique pour pouvoir se concentrer, être hyper-vigilante. L'auto devant elle avança de quelques centimètres, puis s'immobilisa.

– Avance, avance, avance, supplia-t-elle.

Mais Audrey Villeneuve était coincée et terrifiée. Elle ne pouvait aller nulle part. C'était horrible de se trouver dans le tunnel, mais ce qui l'attendait sous le soleil gris de décembre était pire.

Depuis des jours, des semaines, des mois – des années, si elle était honnête –, elle savait. Les monstres existaient. Ils vivaient dans des fissures de tunnels, dans des ruelles sombres et dans de jolies maisons en rangée. Ils s'appelaient Frankenstein, Dracula, et Martha, David, Pierre. Et le plus souvent, on les trouvait là où on s'y attendait le moins.

Elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et vit deux yeux bruns effrayés, mais également ce qui la sauverait. Son arme secrète. Son pieu en bois.

C'était une belle petite robe de soirée.

Il lui avait fallu des heures pour la confectionner. Elle aurait pu – aurait dû – utiliser ce temps pour emballer les cadeaux de Noël de son mari et de ses filles, faire cuire des sablés en forme d'étoiles, d'anges et de joyeux bonshommes de neige avec des bonbons en guise de boutons et des boules de gomme pour les yeux.

Mais chaque soir, quand elle rentrait à la maison, elle se rendait immédiatement au sous-sol, s'installait à la machine à coudre et, penchée au-dessus du tissu émeraude, cousait tous ses espoirs dans cette robe du soir.

Elle la mettrait ce soir-là pour aller à la fête de Noël, entrerait dans la salle, balaierait la pièce des yeux et sentirait des regards surpris se poser sur elle. Dans sa robe verte moulante, Audrey Villeneuve, la mal fagotée, serait le centre d'attention. Cependant, elle n'avait pas confectionné cette robe pour attirer l'attention de tout le monde, seulement celle d'un homme en particulier. Et quand ce serait fait, elle pourrait se détendre, se décharger de son fardeau et reprendre sa vie normale. Les fentes seraient réparées, les fissures bouchées. Les monstres retourneraient à leur place.

Audrey vit la sortie pour le pont Champlain. Elle la prenait rarement, mais cette journée était loin d'être normale.

Elle actionna son clignotant et vit l'homme dans la voiture à côté d'elle lui lancer un regard mauvais. Où pensait-elle

qu'elle allait ? Ils étaient tous coincés, mais Audrey plus que les autres. L'homme lui fit un doigt d'honneur, mais cela ne l'offusqua pas. Au Québec, un majeur dressé était aussi banal qu'un salut amical. Si jamais les Québécois créaient un nouveau modèle d'auto, l'emblème sur le capot serait un majeur dressé. En temps normal, Audrey aurait envoyé un « salut amical » à l'homme, mais elle avait d'autres préoccupations.

Elle s'engagea graduellement dans la voie menant vers la sortie pour le pont. La paroi du tunnel était tout près. Elle aurait pu enfoncer son poing dans l'un des trous.

– Tout ira bien.

Audrey Villeneuve savait que n'importe quoi pouvait arriver, mais il était peu probable que tout aille bien.

– Trouvez-vous votre propre putain de canard, dit Ruth en serrant Rose un peu plus fort contre elle.

Un édredon vivant.

Constance Pineault sourit et regarda droit devant elle. Quatre jours plus tôt, jamais il ne lui serait venu à l'idée d'avoir un canard, mais maintenant elle enviait à Ruth sa Rose. Et pas seulement pour la chaleur que la cane lui procurait en ce jour glacial de décembre au froid mordant.

Quatre jours plus tôt, jamais il ne lui serait venu à l'idée de quitter son fauteuil confortable près de la cheminée dans le bistro pour venir s'asseoir sur un banc glacé à côté d'une femme qui était soit soûle, soit cinglée. Et pourtant, elle était là.

Quatre jours plus tôt, Constance Pineault ignorait que la chaleur pouvait se présenter sous de nombreuses formes. Comme, d'ailleurs, la lucidité. Maintenant, elle savait.

– Dééé-fensssse! cria Ruth aux jeunes joueurs sur l'étang gelé. Pour l'amour de Dieu, Aimée Patterson, Rose pourrait faire mieux.

Aimée patina devant les deux femmes et Constance l'entendit dire quelque chose qui ressemblait à « cane ». Conne ?

– Ils m'adorent, dit Ruth à Constance, ou à Rose, ou à l'air léger.

– Ils ont peur de vous, répondit Constance.

Ruth la toisa.

– Vous êtes toujours ici ? Je vous croyais morte.

Constance rit, et son rire s'envola dans une bouffée au-dessus du parc du village et se mêla à la fumée s'échappant des cheminées.

Quatre jours plus tôt, elle pensait qu'elle ne rirait plus jamais. Mais assise près de Ruth, les pieds dans la neige jusqu'aux chevilles et les fesses gelées, elle avait trouvé d'autres rires. Cachés. Ici, à Three Pines. Où on gardait le rire.

Dans un silence entrecoupé de quelques couinements, qui, espérait Constance, venaient du canard, les deux femmes observèrent l'activité qui se déroulait dans le parc.

Bien qu'environ du même âge, les deux vieilles femmes étaient l'opposé l'une de l'autre. Constance était douce, Ruth dure. Les cheveux de Constance étaient longs et soyeux, ceux de Ruth, coupés ras, étaient rêches. Le corps de Constance présentait des rondeurs, celui de Ruth était tout en angles, crispé.

Rose remua, battit des ailes, puis glissa des genoux de Ruth sur le banc enneigé et se dandina jusqu'à Constance. Elle grimpa sur ses genoux, où elle s'installa.

Ruth plissa les yeux, mais ne bougea pas.

Il avait neigé nuit et jour depuis l'arrivée de Constance à Three Pines. Ayant vécu à Montréal pendant toute sa vie d'adulte, elle avait oublié à quel point la neige pouvait être belle. D'après son expérience, c'était quelque chose qu'on devait enlever. C'était une corvée tombant du ciel.

Mais ici la neige était celle de son enfance : joyeuse, amusante, éclatante et immaculée. Plus il y en avait, mieux c'était. Elle était un jouet.

La neige recouvrait les maisons en pierres des champs, en planches à clin et en briques roses qui entouraient le parc. Elle recouvrait le bistro et la librairie, la boulangerie et le magasin général. Constance avait l'impression qu'un alchimiste était à l'œuvre et que Three Pines était le fruit de son travail, un village apparu comme par magie au fond de cette vallée. Ou, comme la neige, le minuscule village était peut-être tombé du ciel, pour amortir la chute de ceux qui tombaient aussi.

Quand Constance était arrivée dans le village et s'était garée devant la librairie de Myrna, elle s'était inquiétée en voyant les rafales de neige augmenter en intensité et se transformer en blizzard.

– Devrais-je déplacer mon auto ? avait-elle demandé à Myrna avant que les deux femmes montent se coucher.

Myrna avait regardé par la fenêtre de sa librairie de livres neufs et usagés et réfléchi à la question.

– Je crois qu'elle est bien où elle est.

« Elle est bien où elle est. »

Et c'était vrai. Constance avait dormi d'un sommeil agité, attendant l'alarme sonore des chasse-neige, qui l'avertirait de dégager son auto enfouie sous la neige et de la déplacer. Les fenêtres de sa chambre avaient tremblé sous les violentes rafales de neige qui frappaient contre elles. Constance avait entendu la tempête hurler en passant à travers les branches d'arbres et entre les maisons solides, comme une créature vivante pourchassant une proie. Bien au chaud sous la couette, elle avait fini par s'endormir, et, à son réveil, la tempête était passée. Allant à la fenêtre, elle s'était attendue à voir son auto enterrée, une forme blanche sous trente centimètres de neige fraîche. Mais la route avait été déneigée, et toutes les autos dégagées.

« Elle est bien où elle est. »

Comme, en fin de compte, l'était Constance.

Il avait neigé durant quatre jours et quatre nuits avant que Billy Williams repasse avec son chasse-neige. Pendant ce temps, Three Pines était resté coupé du reste du monde. Cela importait peu puisque tout ce dont les villageois avaient besoin se trouvait là.

Constance Pineault, âgée de soixante-dix-sept ans, avait peu à peu commencé à comprendre qu'elle était bien, pas parce qu'il y avait un bistro tout près, mais parce que c'était le bistro d'Olivier et Gabri. La librairie n'était pas n'importe quelle librairie, c'était celle de Myrna, et il y avait la boulangerie de Sarah et le magasin général de M. Béliveau.

Elle était arrivée dans le village en tant que citadine autonome et, maintenant, elle se trouvait assise sur un banc, couverte de neige, à côté d'une cinglée, un canard sur les genoux.

Qui était folle, maintenant ?

Cependant, Constance Pineault savait que, loin d'être folle, elle était au contraire enfin revenue à la raison.

– Je suis venue vous demander si vous vouliez boire quelque chose, dit Constance.

– Pour l’amour de Dieu, vieille femme, pourquoi ne l’avez-vous pas dit plus tôt ?

Ruth se leva et balaya de la main les flocons sur son manteau de drap. Constance se leva aussi et, tendant Rose à Ruth, lui lança :

– *Duck off.*

Ruth poussa un grognement et accepta le canard, et les mots.

Au milieu du chemin, elles rencontrèrent Olivier et Gabri qui revenaient du gîte.

– C’est un blizzard gai, dit Ruth.

– J’étais pur et innocent, avant. Blanc comme neige, confia Gabri à Constance. Puis j’ai dérapé.

Olivier et Constance éclatèrent de rire.

– L’esprit de Mae West t’habite ? demanda Ruth. Ethel Merman ne sera-t-elle pas jalouse ?

– Il y a plein de place là-dedans pour tout le monde, répondit Olivier en regardant son gros partenaire.

Constance n’avait jamais eu affaire à des homosexuels auparavant, du moins pas à sa connaissance. Pour elle, ils étaient « ils ». Pas « nous ». Et « ils » étaient des êtres anormaux. Au mieux, elle considérait les homosexuels comme des êtres défectueux. Malades.

La plupart du temps, en fait, si jamais elle pensait à eux, c’était avec désapprobation. Et même avec dégoût.

Jusqu’à quatre jours auparavant. Jusqu’à ce que la neige commence à tomber et que le petit village au creux de la vallée soit coupé du monde. Jusqu’à ce qu’elle découvre qu’Olivier, l’homme envers qui elle s’était montrée distante, dégage son auto ensevelie sous la neige. Sans qu’elle le lui demande. Sans dire un mot.

Jusqu’à ce que, de la fenêtre de sa chambre dans le loft de Myrna au-dessus de la librairie, elle voie Gabri, tête baissée pour se protéger de la poudrierie, avancer péniblement en apportant du café et des croissants chauds aux villageois incapables de se rendre au bistro pour le petit-déjeuner. Elle l’avait regardé livrer la nourriture, pelleter la galerie, les marches et l’allée, puis se rendre à la prochaine maison.

Constance sentit la main forte d'Olivier sur son bras, qui la soutenait. Si un étranger les croisait à ce moment-là, que penserait-il? Que Gabri et Olivier étaient ses fils?

C'est ce qu'elle espérait.

Passant la porte, Constance huma l'odeur maintenant familière du bistro. Pendant plus d'un siècle, l'odeur de feux de bois d'érable et l'arôme de café corsé avaient imprégné les poutres en bois foncé et les larges lattes en pin du plancher.

– Par ici.

Constance se dirigea vers la voix. Les fenêtres à meneaux laissaient entrer la lumière du jour, mais la pièce était sombre malgré tout. Elle regarda les deux immenses âtres à chaque extrémité du bistro, où un feu pétillait joyeusement et devant lesquels étaient regroupés des canapés et des fauteuils confortables. Au centre de la pièce, entre les foyers et les espaces «salon», se trouvaient des tables anciennes en pin sur lesquelles étaient disposés des couverts en argent et de la vaisselle en porcelaine, dépareillée. Un grand arbre de Noël, bien fourni, se dressait dans un coin, ses lumières rouges, bleues et vertes allumées. Des babioles de toutes sortes, des guirlandes de perles et des glaçons pendaient à ses branches.

Dans des fauteuils, quelques clients sirotaient un café au lait ou un chocolat chaud et lisaient des journaux français et anglais de la veille.

Le cri était venu de l'autre bout de la salle. Si Constance ne réussissait pas encore à distinguer la femme, elle savait très bien qui avait parlé.

– Je vous ai commandé du thé.

Debout près de l'une des cheminées, Myrna les attendait.

– J'espère que c'est à elle que tu parles, dit Ruth, prenant le meilleur siège près du feu et posant les pieds sur un pouf.

Constance serra Myrna dans ses bras et sentit la chair moelleuse sous le pull épais. Bien que Myrna fût une grosse Noire d'au moins vingt ans sa cadette, ce qu'elle dégagait, de même que son odeur, rappelait à Constance sa mère. Cela lui avait donné un choc les premières fois qu'elles s'étaient ainsi embrassées, comme si quelqu'un l'avait poussée et lui avait fait perdre l'équilibre. Mais elle en était venue à attendre avec impatience ces étreintes.

Constance but une gorgée de thé, regarda les flammes danser et écouta d'une oreille distraite Myrna et Ruth parler d'une livraison de livres qui avait été retardée à cause de la neige.

Elle se sentit s'endormir dans la chaleur.

Quatre jours. Et voilà qu'elle avait deux fils gais, une grosse mère noire, une poète cinglée comme amie, et songeait à se procurer un canard.

Ce n'était pas ce à quoi elle s'était attendue en venant ici.

Elle devint pensive, hypnotisée par les flammes. Elle n'était pas du tout sûre que Myrna comprenait pourquoi elle était venue, pourquoi elle avait repris contact avec elle après tant d'années. Il fallait absolument que Myrna comprenne, mais il ne restait plus beaucoup de temps.

– Il neige moins fort, dit Clara Morrow.

Elle se passa les mains dans les cheveux pour essayer de mettre de l'ordre dans sa tignasse rebelle, mais elle ne fit qu'empirer les choses.

Sortant de sa torpeur, Constance constata qu'elle avait raté l'arrivée de Clara.

Elle avait fait sa connaissance le soir de son arrivée à Three Pines. Myrna et elle avaient été invitées à souper chez Clara. Constance rêvait d'un souper tranquille, seule avec Myrna, mais n'avait pas su comment refuser poliment l'invitation. Enfilant donc manteau et bottes, elles avaient marché péniblement dans la neige jusqu'à la maison de Clara.

Il ne devait y avoir qu'elles trois, ce qui était déjà trop, mais Ruth Zardo et son canard étaient arrivés. De mauvaise, la soirée tourna au fiasco. Toute la soirée, Rose, le canard, avait marmonné quelque chose qui ressemblait à *fuck, fuck, fuck*, tandis que Ruth n'avait cessé de boire, de jurer, de lancer des insultes et d'interrompre la conversation.

Constance avait bien sûr entendu parler d'elle. Ruth Zardo, qui avait remporté le Prix du Gouverneur général dans la catégorie Poésie, était ce qui se rapprochait le plus, au Canada, d'un poète lauréat cinglé et aigri.

« Qui t'a fait du mal, un jour, / des blessures si profondes, irréparables, / pour que tu aies accueilli toute tentative de rapprochement / avec une moue dédaigneuse? »

Voilà une bonne question, s'était dit Constance tout au long de l'interminable soirée. Une question qu'elle avait songé à poser à la poète dérangée, mais elle s'était retenue de peur que Ruth la lui pose à son tour.

Clara avait préparé des omelettes au fromage de chèvre, accompagnées d'une salade et de baguettes chaudes. Elles avaient mangé dans la grande cuisine et, une fois le repas terminé, Myrna avait fait du café, Ruth et Rose s'étaient retirées dans le séjour et Clara l'avait emmenée dans son studio. L'atelier exigü était rempli de pinceaux, de palettes et de toiles. Il sentait l'huile, la térébenthine et la banane mûre.

– Peter m'aurait harcelée jusqu'à ce que je range tout ça, avait dit Clara en regardant le désordre.

Clara avait parlé de sa séparation d'avec son mari au cours du souper. Plaquant un air de compassion sur son visage, Constance s'était demandé si elle ne pourrait pas s'échapper en se glissant par la fenêtre de la salle de bains. Mourir de froid dans un banc de neige ne pouvait pas être si horrible que ça, n'est-ce pas ?

Et dans le studio Clara avait encore parlé de son mari. De son mari dont elle était séparée. C'était comme si elle paradait en petite tenue, montrant ses sous-vêtements. C'était disgracieux, inconvenant et inutile. Et Constance voulait rentrer à la maison.

Venu du séjour, elle avait entendu « *fuck, fuck, fuck* ». Elle ne savait pas – et, d'ailleurs, elle s'en fichait – si ça venait du canard ou de la poète.

Clara était passée devant un chevalet. La silhouette floue de ce qui pouvait devenir un homme était tout juste esquissée sur la toile. Sans grand enthousiasme, Constance avait suivi Clara jusqu'au fond du studio, où celle-ci avait allumé une lampe, éclairant une petite peinture.

De prime abord, le tableau semblait inintéressant, à tout le moins ordinaire.

– J'aimerais peindre votre portrait, si ça ne vous dérange pas, avait dit Clara sans regarder son invitée.

Constance s'était hérissée. Clara l'avait-elle reconnue ? Savait-elle qui elle était ?

– Non, je ne crois pas, avait-elle répondu d’une voix ferme.
– Je comprends. Je ne suis pas sûre que j’aimerais qu’on me peigne.

– Pourquoi ?

– J’aurais trop peur de ce qu’on pourrait voir.

Clara avait souri et s’était dirigée vers la porte. Constance l’avait suivie, après avoir jeté un dernier coup d’œil au petit tableau. Il représentait Ruth Zardo, qui, ivre morte, dormait maintenant sur le canapé et ronflait. Dans la peinture, de ses doigts osseux pareils à des griffes, la vieille poète agrippait un châle bleu près du cou. Les veines et les tendons apparaissaient sous la peau, translucide, comme du papier pelure.

Clara avait réussi à rendre l’amertume, la solitude, la rage de Ruth, et Constance avait eu du mal à détacher ses yeux du portrait.

Rendue à la porte de l’atelier, elle s’était retournée. Sa vue n’était plus aussi bonne, maintenant, mais pas besoin d’une grande acuité visuelle pour voir ce que Clara avait saisi et rendu. C’était Ruth. Mais quelqu’un d’autre aussi. Un personnage sur une image devant laquelle, se souvenait-elle, elle s’agenouillait dans son enfance.

Oui, c’était la vieille poète cinglée, mais également la Vierge Marie. La mère de Dieu. Oubliée, pleine de ressentiment. Lais-sée pour compte. Regardant d’un air furieux un monde qui ne se rappelait plus ce qu’elle lui avait donné.

Constance était soulagée d’avoir refusé l’offre de Clara de la peindre. Si c’était comme ça que Clara voyait la mère de Dieu, que verrait-elle en elle ?

Plus tard dans la soirée, Constance était revenue, apparemment sans but précis, à la porte de l’atelier.

La lampe éclairait toujours le portrait et, même de la porte, Constance pouvait voir que son hôte n’avait pas simplement peint Ruth la folle, pas plus qu’elle n’avait simplement peint une Marie oubliée et aigrie. La vieille femme regardait au loin. Vers un avenir sombre et solitaire. Mais, mais... Là. On devinait quelque chose d’à peine visible. Il y avait quelque chose d’autre.

Clara avait représenté le désespoir, mais également l’espoir.

Constance s'était servi une tasse de café et avait rejoint Ruth, Rose, Clara et Myrna. Cette fois, elle avait prêté attention à ce qu'elles disaient. Et elle avait commencé, mais seulement commencé, à comprendre ce que pouvait signifier être en mesure de mettre plus qu'un nom sur un visage.

Ça, c'était il y a quatre jours.

Et maintenant, ses valises étaient faites, et elle était prête à partir. Après avoir bu une dernière tasse de thé au bistro, elle s'en irait.

– Ne partez pas, dit Myrna d'une voix douce.

– Il le faut.

Constance détourna les yeux. Le moment était trop intime. Elle regarda plutôt par les fenêtres givrées le village enneigé. C'était le crépuscule, et des lumières de Noël s'allumaient dans les arbres et sur les maisons.

– Puis-je revenir? À Noël?

Il y eut un long, très long silence, duquel ressurgirent toutes les peurs de Constance. Elle baissa les yeux sur ses mains, qui reposaient l'une sur l'autre sur ses genoux.

Elle avait baissé sa garde. Elle avait été dupée, on lui avait fait croire qu'elle était en sécurité, aimée, qu'elle était la bienvenue.

Puis, sentant une grosse main se poser sur les siennes, elle leva les yeux.

– Ça me ferait énormément plaisir, dit Myrna en souriant. Nous allons beaucoup nous amuser.

– Nous amuser? dit Gabri en s'affalant sur le canapé.

– Constance revient à Noël.

– Super! Vous pourrez assister au service où on chante des chants de Noël, le 24 décembre. Nous chantons tous les chants les plus populaires. *Sainte Nuit. Le premier Noël...*

– *Les gais dans nos campagnes*, dit Clara.

– *Çà, pédés, assemblons-nous*, lança Myrna.

– Les classiques, quoi, dit Gabri. Bien que, cette année, on répète un nouveau chant.

– Pas *Minuit, chrétiens*, j'espère, dit Constance. Je ne suis pas sûre d'être prête pour celui-là.

Gabri rit.

– Non. *Noël huron*. Connaissez-vous ce cantique?

Il chanta quelques mesures du vieux chant québécois.

– Je l’adore, répondit Constance, mais on ne l’entend plus.

Elle n’aurait pas dû s’étonner, cependant, de trouver dans ce petit village quelque chose qui avait presque disparu du reste du monde.

Constance fit ses adieux, et, aux cris de «À bientôt!», Myrna et elle se rendirent à son auto.

Constance fit démarrer la voiture pour la réchauffer. Il commençait à faire trop noir pour jouer au hockey et les enfants quittaient la patinoire. Marchant dans la neige en chancelant sur leurs patins, ils se servaient de leur bâton de hockey pour garder l’équilibre.

C’était maintenant ou jamais, savait Constance.

– Nous avons déjà fait ça, dit-elle.

Myrna suivit son regard.

– Jouer au hockey?

Constance hocha la tête.

– Nous formions une équipe, et notre père agissait comme entraîneur. Maman nous lançait des paroles d’encouragement. C’était le sport préféré de frère André.

Son regard croisa celui de Myrna. «Voilà. C’est fait.» Le petit secret honteux avait enfin été dévoilé. Quand Constance reviendrait, Myrna aurait certainement beaucoup de questions. Et enfin, enfin, Constance savait qu’elle lui donnerait des réponses.

Myrna regarda son amie s’en aller, et ne pensa plus à cette conversation.